

géobotanique ont freiné le peuplement de la Colombie par les Indiens. Les digitations des Andes, la grande forêt équatoriale, l'absence de passages praticables n'ont laissé qu'une voie de pénétration, le Rio Magdalena, qui coulant du Sud au Nord, a été certainement remonté par les premiers occupants du pays.

Survivants des nombreuses tribus formant l'ancien empire chibcha, non conquis par l'expansionisme inca, une centaine de milliers d'Indiens, répartis en neuf grands groupes d'origine très différente, Arawaks, Caraïbes, Motilones, Guahibos, spécialement, de type physique spécifique, et aux occupations déterminées par le milieu géographique et les ressources locales, vivent plus ou moins en marge de la population actuelle, formée de métis pour le 75% environ. La Colombie, de par son relief, connaît tous les climats, allant des lourdeurs côtières aux climats de montagne.

La richesse et l'or de l'empire chibcha, la qualité de sa joaillerie, qui étonne et séduit les collectionneurs et les spécialistes les plus blasés, ont créé la légende de l'El Dorado, ce chef enduit de poudre d'or, qui existe sans aucun doute, et que des milliers d'aventuriers prirent comme but et comme espoir, dans leurs recherches forcenées de ses trésors sacrés. Ces tentatives toujours dramatiques sont pourtant à la base de l'exploration et de la connaissance de ces régions. Un autre mystère, cependant, plus important que celui qui conduisait les aventuriers, réside dans l'énigmatique civilisation dite de San Agustin, au sud du pays, près des sources du Magdalena, déjà reconnues en 1799, et qui ne cessent de poser d'importants problèmes non seulement de datation, mais aussi d'origine.

Aidé par une belle série de clichés originaux, M. Dérobert fit voyager son auditoire en zig-zag dans la province de Bogota, en s'évadant souvent dans les provinces voisines. Si la capitale se modernise et connaît les embarras de la circulation, il suffit de quitter la ville où vivent de nombreux Suisses, pour retrouver les paysages andins classiques, ici largement ouverts, dont les nombreux plans s'étagent verticalement ou se suivent horizontalement, dans leur déploiement de vallées, de forêts, de savanes, de pâturages, de rivières, Les routes grimpent et relient entre elles les petites villes implantées suivant les exigences les plus nettes de la géographie humaine et économique. Les unes ont conservé le charme vieillot des cités de l'époque coloniale, les autres, plus modernes, sont très actives. Ces clichés aident à faire comprendre les difficultés éprouvées par les Indiens précolombiens lors de leurs recherches de terres de peuplement, même si les problèmes de déplacement n'étaient pas comparables avec les nôtres.

G.L.

Eugène DEROBERT : Regards sur l'Amérique latine: IV. l'Equateur.

10 décembre 1958.

La dernière séance de l'année de la SSA a permis à M. Dérobert de faire revivre le souvenir des années qu'il a passées en Equateur, pays peu connu d'Amérique latine.

Après avoir retracé brièvement les trois étapes de l'histoire de ce pays: préincasique, incasique et historique, le conférencier exposa clairement et en détail le problème que posa le peuplement de toute cette région partagée géographiquement aussi en trois parties : la Côte, la Sierra (le haut plateau interandin) et l'Oriente. Le relief montagneux, composé par deux grandes cordillères, rendait très difficile l'accès au plateau et il sépare encore le pays en deux contrées totalement différentes, ayant chacune leur économie propre. L'Oriente est encore quasi inexplo- ré, bien qu'il s'y trouve des réserves de pétrole.

Au temps de la protohistoire, l'Equateur était peuplé par nombre de populations diverses, différemment évoluées. Les habitants de la côte étaient des navigateurs-pirates tissant la laine et le coton, élaborant de curieuses poteries, taillant la pierre (on a retrouvé des billes de pierre taillée que l'on suppose avoir servi de monnaie), alors que les peuples du haut plateau interandin ont laissé des pièces d'orfèvrerie qui peuvent rivaliser avec celles des Chibchas. Nos connaissances actuelles ne permettent pas de savoir avec sûreté d'où venaient ces populations préincasiques, mais les mythes et les récits légendaires indiquent qu'une population étrangère au pays aurait soumis, à un moment donné, les tribus autochtones et aurait formé avec elles une sorte de royaume qui aurait opposé une grande résistance à l'invasion des Incas.

Les premières troupes incas seraient arrivées le long de la frontière sud en 1465 et la conquête aurait duré quarante ans, le relief du plateau interandin expliquant les difficultés des différentes étapes de la pénétration. Lors du partage de l'empire inca, en 1525, ce fut Atahualpa qui succéda à son père, à Quito; il n'y régna que sept ans et lutta contre Pizarre et Almagro.

Les anciennes populations de la côte ont actuellement disparu et les habitants sont maintenant très largement métissés de blanc, indien et noir. Sur le plateau interandin, en revanche, les Indiens n'ont pas beaucoup évolué; ils restent très attachés à leurs moeurs et à leurs coutumes, Il subsiste encore quelques tribus, dont les Aucas, qui refusent tout contact avec les Blancs; quant aux Jivaros, bien connus comme réducteurs de têtes et sur lesquels courent bien des histoires ne correspondant pas à la réalité, ils commencent à être visités par des tournées touristiques et ils ne garderont certainement plus très longtemps leurs caractéristiques.

Au moyen de très beaux clichés en couleurs, le conférencier donna une très bonne vue d'ensemble de l'Equateur, qu'il a parcouru en tous sens, montrant Quito, la capitale, située à 2900 mètres, qui garde heureusement encore son cachet d'ancienne ville espagnole et où les lamas, qui n'existaient pas dans le pays avant les Incas, peuvent encore vivre tranquillement; puis, traversant le plateau interandin, succession de vallées et de dépressions, avec leurs maisons d'adobe recouvertes de chaume, où les cultures sont possibles jusqu'à plus de 3400 mètres mais où les chars n'existent pas - toutes les charges étant portées à dos d'homme, de lama ou de mulet -, traversant tour à tour des vallées verdoyantes et des régions arides où l'érosion fait des dégâts

terribles, côtoyant des lacs volcaniques surmontés de montagnes aux neiges éternelles comme le Cotopaxi, ou le massif du Ruminahui où la légende place le trésor d'Atahualpa, visitant au passage villes et villages aux marchés pittoresques, peuplés d'Indiens aux costumes colorés; le conférencier emmena ses auditeurs jusqu'au bord de la mer, sur les belles plages de sable fin qui ont vu débarquer les flottes espagnoles.

M.P.S.

Jean-Louis MICHON : Une visite chez les Indiens des Plaines.

11 février 1959.

L'Indien des forêts et des prairies des Etats-Unis est devenu un personnage mythique, alors qu'il existe et survit vigoureusement. Il est bon que des voyageurs cultivés et sérieux se rendent dans les réserves indiennes et s'entretiennent avec lui en toute confiance.

M. Michon, qui a eu l'occasion de les visiter récemment, a pu ainsi compléter ses longues études antérieures sur leur comportement moral. Il a présenté aux membres de la Société suisse des Américanistes un rapport très fouillé sur cette rare expérience.

Si quelques tribus jadis fameuses par leur culture, comme les Mandans et les Cheyennes, végètent aujourd'hui lamentablement, d'autres groupes, tels les Ojibways forestiers, parqués dans le Minnesota et surtout les Crows, anciens maîtres des prairies, confinés dans le Montana, résistent avec calme et dignité à l'assaut insidieux et constant que leur livre un entourage technifié et plutôt vulgaire dans sa perfection mécanique.

L'Indien est avant tout un homme religieux. Il doit tout à un Grand Esprit, transcendant, dont le nom est rarement prononcé, qui symbolise la perfection absolue et dont toute chose est le témoin. Ses vertus et ses pouvoirs sont en chaque être et l'Indien prie sans cesse. La nature est un temple pour la méditation. Il n'adore pas l'animal en tant qu'animal, mais en tant qu'intercesseur. Il a facilement des visions qu'il fait quelquefois interpréter par des "medecine-man", qui ne sont pas des sorciers, mais des sages ayant atteint la sérénité par une vie consacrée à la méditation et à la prière. Le temporel ne se distingue pas du spirituel. L'esprit très religieux de l'Indien le porte à s'intéresser aux autres fois, même très éloignées géographiquement de sa terre et il va souvent au devant des crédos qui semblent lui apporter une vérité nouvelle. Grave et éloquent, il aime le discours dans lequel l'image concrète traduit l'abstraction, et sa politesse innée lui fait respecter son hôte. Le catalogue de ses besoins terrestres étant réduit, il peut ainsi donner libre cours à son goût du cadeau.

Sa religion est hiérarchisée. Le passage aux degrés successifs n'a lieu qu'après des périodes de retraite, de jeûnes et de méditation. Les néophytes doivent présenter des qualités morales